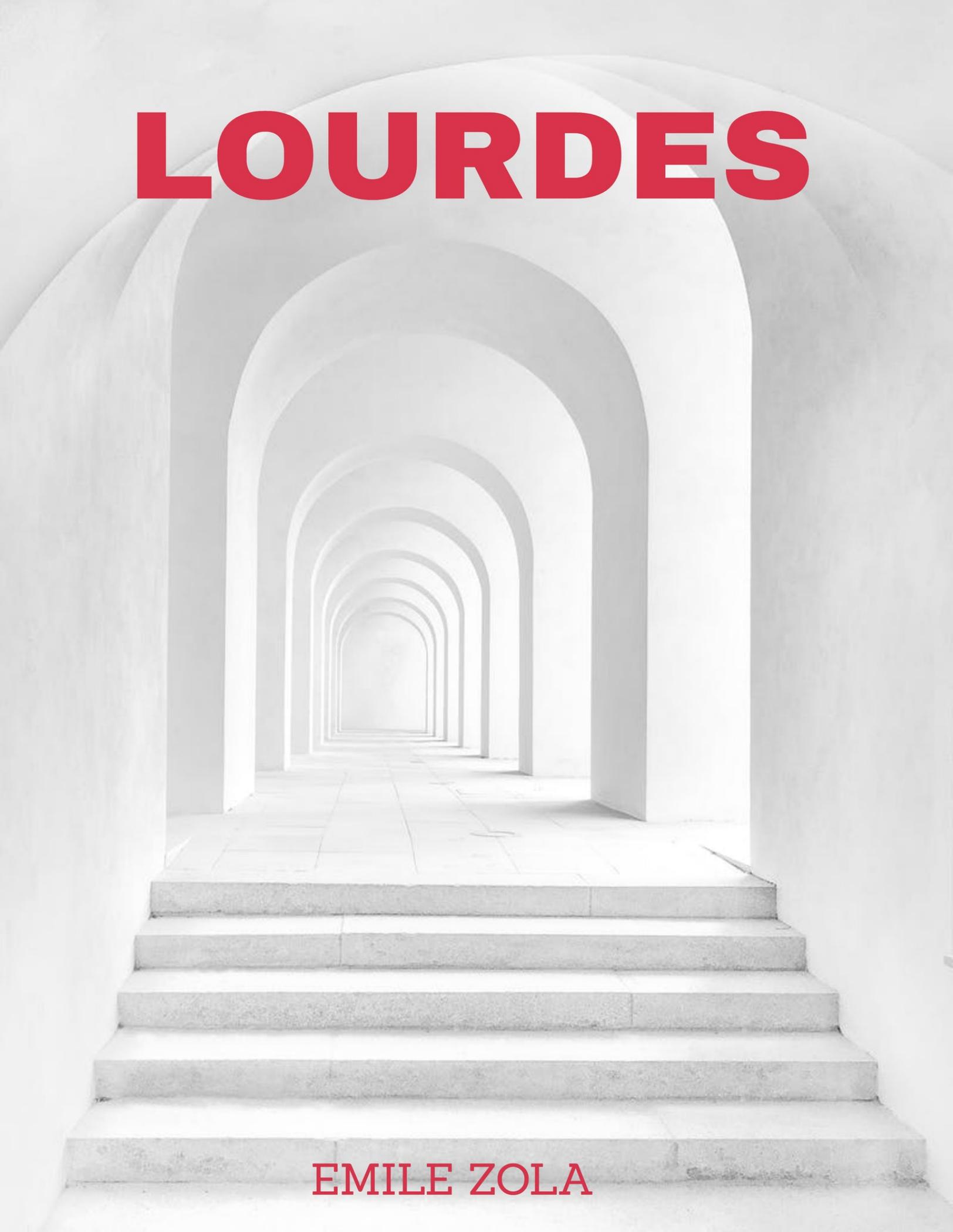


LOURDES

A black and white photograph of a long, perspective-filled hallway. The hallway is composed of a series of arches that recede into the distance, creating a strong sense of depth. In the foreground, a set of stone steps leads up to the entrance of the hallway. The lighting is soft and even, highlighting the architectural details of the arches and the texture of the stone.

EMILE ZOLA

LOURDES

Lourdes

Lourdes, c'est du Zola !

Première partie

Première journée

I

II

III

IV

V

Deuxième partie

Deuxième journée

I. 2.

II. 2.

III. 2.

IV. 2.

V. 2.

Troisième partie

Troisième journée

I. 3.

II. 3.

III. 3.

IV. 3.

V. 3.

Quatrième partie

Quatrième journée

I. 4.

II. 4.

[III. 4.](#)

[IV. 4.](#)

[V. 4.](#)

[Cinquième partie](#)

[Cinquième journée](#)

[I. 5.](#)

[II. 5.](#)

[III. 5.](#)

[IV. 5.](#)

[V. 5.](#)

[Page de copyright](#)

LOURDES

Emile Zola

Le cycle des *Trois villes* (*Lourdes, Rome et Paris*) suit l'itinéraire d'un héros unique, Pierre Froment. Les trois romans ont été publiés respectivement en 1894, 1896 et 1898.

LOURDES, C'EST DU ZOLA !

Le 11 février 1858, la Vierge « apparaît » à Bernadette Soubirous. À la fin du siècle, Émile Zola consacrera un roman à Lourdes, au terme d'une formidable enquête sur le terrain.

« Elle était éblouie par une blancheur, une sorte de clarté vive qui lui semblait se fixer contre le rocher, en haut de la grotte, dans une fente mince et haute, pareille à une ogive de cathédrale. Effrayée, elle tomba sur les genoux. Qu'était-ce donc, mon Dieu ? »

Sous la plume d'Émile Zola, voici Bernadette Soubirous assistant à la première apparition de la Vierge Marie à Lourdes, le 11 février 1858. Il y a tout juste cent cinquante ans aujourd'hui. Mais qu'allait donc faire l'auteur de *l'Assommoir* et de *Nana* dans cette galère sulpicienne ? Un roman. Et, avant de l'écrire, une véritable enquête journalistique.

À la mi-septembre 1891, il tombe des cordes sur Lourdes (Hautes-Pyrénées), et Émile Zola, qui y séjourne avec son épouse, est de fort mauvaise humeur. Il sort, profitant d'une éclaircie, et découvre « *cette ville de la foi née de l'hallucination de cette petite fille de 14 ans, cette cité mystique en ce siècle de scepticisme* »^[1]. Le spectacle « *de ces malades, de ces marmiteux, de ces enfants mourants apportés devant la statue* » le bouleverse. Le besoin de « *peindre* » ce « *remuement des âmes* » le saisit. « *Ô le beau livre à faire avec cette ville extraordinaire* », écrit-il à son ami Henry Céart. Il reviendra à Lourdes.

« Un défilé affreux »

Mais il lui faut d'abord en finir avec les Rougon-Macquart, dont le vingtième et dernier volume, *le Docteur Pascal*, paraît en 1893. Zola a déjà un autre projet en tête, une trilogie des « Trois Villes » consacrée à Lourdes, Rome et Paris, et qui aura un prêtre pour héros. Avant

d'écrire, Zola a besoin de s'immerger dans son sujet. Il pratique l'enquête de terrain, rapportant des carnets qui nourrissent ses récits. En août 1892, il retourne à Lourdes, lors du pèlerinage national. Il y reste deux semaines, plus longtemps qu'il ne l'a fait aux mines d'Anzin pour *Germinal*, ou dans la Beauce avant d'écrire *la Terre*. C'est dire si le sujet lui tient à cœur. Il veut tout voir, tout savoir. Il y est reçu pour ce qu'il est : une personnalité de premier plan dans le monde des lettres. Toutes les portes lui sont ouvertes. La mairie est tenue par des républicains, c'est-à-dire la gauche anticléricale et franc-maçonne. Les catholiques prient pour la conversion du romancier. Les journalistes accourent de Paris afin de recueillir ses impressions. Lui travaille.

Il est présent en gare lorsque le « *train blanc* » arrive avec les grands malades. « *Un défilé affreux* », note-t-il. Il observe aussi bien « *la petite paysanne, mourante, toute blanche sur un brancard* » que « *les belles dames de pèlerinages, en dentelle noire* ». Toute une humanité souffrante, qui l'émeut et lui retourne le cœur : « *La tristesse affreuse de tout cela, l'odeur écœurante de sueur, d'haleines gâtées, de misère et de saleté* ». Il est partout, interroge tout le monde : il visite la grotte, la basilique, les piscines, l'hôpital, le diorama. « *À pleurer de laideur* ». Il goutte même l'eau de la source, censée accomplir des miracles, et la trouve « *bonne et claire* ». À la basilique, il regrette la présence de « *bibelots* » : « *Cela ressemble beaucoup à ma salle de billard, à Meulan* », note-t-il, ironique.

Cierges et bimbeloterie

Pourtant, de l'ironie, il n'y en a guère chez lui. Zola n'a pas le rire sarcastique de Voltaire contre la religion chrétienne. Il n'a pas la foi, ne croit pas aux miracles, c'est certain, mais avant de juger, il compatit. À un prêtre qui lui dit, montrant la foule des pèlerins et des malades, « *Vous voyez, quelle foi !* », il répond : « *Sans doute, mais plutôt quel ardent désir de la terre, de la vie. C'est le besoin du bonheur, de l'égalité dans la santé.* »

Il ne se contente pas d'observer, il enquête. Ce pèlerinage est devenu une bonne affaire qui, avance-t-il, doit « *se solder par des millions* ». La petite ville de Lourdes en a été complètement transformée, et les marchands du temple sont là. Partout, les gens s'affairent, cherchant à loger ou à nourrir le pèlerin, « *jusque chez les coiffeurs* ». L'industrie du cierge et de la bimbeloterie religieuse prospère. Et il découvre, un peu surpris, que la prostitution va bon train. On couche beaucoup à Lourdes, lui raconte son logeur, Pierre Dalavat, un greffier de justice républicain.

En 1892, l'apparition de la Vierge dans la grotte de Massabielle ne date que d'un peu plus de trois décennies, et Bernadette Soubirous n'est morte que treize ans plus tôt à l'âge de 35 ans. Émile Zola va donc pouvoir rencontrer des témoins de cet épisode. En voiture à cheval, il se rend à Bartrès, le village proche où le père de Bernadette exerçait le métier de meunier, avant sa ruine. Leur maison a brûlé. « *C'est Bethléem* », s'exclame-t-il, mais il ne trouve pas grand-chose et s'en revient à Lourdes après avoir bu un sirop de cassis avec le curé. L'abbé Pomian est un réaliste : il avait préparé Bernadette à sa première communion et témoigne que c'était « *une simple d'esprit, très ordinaire* ». Le frère de Bernadette, qui s'est établi comme marchand d'objets de piété, n'est guère bavard « *quoique poli* ». Pour la petite Soubirous du roman à venir, il faudra inventer. « *J'ai idéalisé Bernadette qui n'était qu'une pauvre idiote* », confiera plus tard Émile Zola.

L'apparition de la Vierge ? Il n'y croit pas un instant. Bernadette affirme l'avoir vue à dix-huit reprises, jusqu'au 16 juillet 1858, et M^{gr} Laurence, l'évêque de Tarbes, a confirmé, quatre ans plus tard : « *Cette apparition revêt tous les caractères de la vérité.* » Foi contre raison. C'est une « *hallucination* » d'une « *irrégulière de l'hystérie* », d'une « *dégénérée* », écrit-il dans ses carnets. Il ne croit pas plus aux miracles, après les heures passées au « *bureau des constatations* ». Pour convaincre

le mécréant, on lui présente bien une jeune miraculée. Clémentine Trouvé, guérie d'une carie des os en 1891. « *Une maligne* », tranche Zola. S'il reste sceptique devant les miracles, il se passionne en revanche pour « *la mystique collective de la croyance aux miracles* », raconte son biographe Henri Mitterrand[2]. Ce « *soulèvement de tous ces pauvres êtres, un désir de santé, de vie immense* », le transporte, même s'il s'amuse de la comédie humaine dont Lourdes est le théâtre. Une scène sur laquelle s'affrontent les « Hospitalités », chargées d'accueillir les malades, où un abbé souffre de la goutte sans jamais essayer de se plonger dans les piscines qui ne sont qu'« *un bain de microbes* ». . .

« **Crétin des Pyrénées** »

Le 1^{er} septembre 1892, Émile Zola quitte Lourdes après deux semaines d'enquête. Il a 52 ans et n'y reviendra jamais. Rien, depuis lors, ne semble avoir vraiment changé. Les marchands du temple poursuivent leurs affaires. Des millions de pèlerins et de touristes s'y rendent chaque année, dont 80 000 malades. Et les miracles continuent doucement. Extrêmement prudente sur le sujet, l'Église n'en a retenu que soixante-sept depuis 1858, soit un tous les vingt-sept mois. En 2005 (derniers chiffres connus), le Comité médical international de Lourdes a encore enregistré quarante cas de « *guérisons spontanées* », mais bien peu d'entre elles seront finalement reconnues comme « *miraculeuses* ».

En prenant le train pour Luchon, Zola emporte avec lui ses carnets d'enquête, aujourd'hui déposés à la bibliothèque Méjanès d'Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). Zola va en tirer 240 feuillets intitulés *Mon Voyage à Lourdes*, qui ne seront édités qu'en 1958, chez Fasquelle. Le roman *Lourdes*[3] paraît, lui, en août 1894. C'est le premier livre de Zola depuis la fin des Rougon-Macquart. Il est simultanément publié en

feuilleton dans le *New York Herald*, et les 121 000 exemplaires du premier tirage sont épuisés en deux mois.

Les catholiques tordent le nez. Zola n'a pas été touché par la grâce, comme ils l'espéraient, et son livre est mis à l'index, c'est-à-dire interdit de lecture par l'Église, dès le 21 septembre. La polémique est lancée. L'évêque d'Aix-en-Provence publie une brochure contre *Lourdes*, le polémiste Léon Bloy traite Zola de « *crétin des Pyrénées* » alors que le *Gaulois* parle de « *crime contre l'humanité* ». . .

Quatre ans plus tard, en 1898, le *J'accuse* de Zola fera un tout autre bruit, effaçant dans les mémoires le souvenir des polémiques de *Lourdes*. Et, pour beaucoup, l'existence même de ce roman, nourri d'abord d'un très grand reportage.

Jean-Dominique Merchet
Libération, 11 février 2008.

[1] Rapporté dans *Journal des Goncourt*, à la date du 26 juillet 1892.

[2] Auteur de *Zola*, biographie en trois volumes, parue chez Fayard.

[3] En poche, chez Folio classique.

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE JOURNÉE

I

Dans le train en marche, comme les pèlerins et les malades, entassés sur les dures banquettes du wagon de troisième classe, achevaient l'*Ave maris stella*, qu'ils venaient d'entonner au sortir de la gare d'Orléans, Marie, à demi soulevée de sa couche de misère, agitée d'une fièvre d'impatience, aperçut les fortifications.

« Ah ! les fortifications ! cria-t-elle d'un ton joyeux, malgré sa souffrance. Nous voici hors de Paris, nous sommes partis enfin ! »

Devant elle, son père, M. de Guersaint, sourit de sa joie ; tandis que l'abbé Pierre Froment, qui la regardait avec une tendresse fraternelle, s'oublia à dire tout haut, dans sa pitié inquiète :

« En voilà pour jusqu'à demain matin, nous ne serons à Lourdes qu'à trois heures quarante. Plus de vingt-deux heures de voyage ! »

Il était cinq heures et demie, le soleil venait de se lever, radieux, dans la pureté d'une admirable matinée. C'était un vendredi, le 19 août. Mais déjà, à l'horizon, de petits nuages lourds annonçaient une terrible journée de chaleur orageuse. Et les rayons obliques enfilèrent les compartiments du wagon, qu'ils emplissaient d'une poussière d'or dansante.

Marie, retombée à son angoisse, murmura :

« Oui, vingt-deux heures. Mon Dieu ! que c'est long encore ! »

Et son père l'aida à se recoucher dans l'étroite caisse, la sorte de gouttière, où elle vivait depuis sept ans. On avait consenti à prendre exceptionnellement, aux bagages, les deux paires de roues qui se démontaient et s'y adaptaient, pour la promener. Serrée entre les planches de ce cercueil roulant, elle occupait trois places de la banquette ; et elle demeura un instant les paupières closes, la face amaigrie et terreuse, restée d'une délicate enfance pour ses vingt-trois

ans, charmante quand même au milieu de ses merveilleux cheveux blonds, des cheveux de reine que la maladie respectait. Vêtue très simplement d'une robe de petite laine noire, elle avait, pendue au cou, la carte qui l'hospitalisait, portant son nom et son numéro d'ordre. Elle-même avait exigé cette humilité, ne voulant d'ailleurs rien coûter aux siens, peu à peu tombés à une grande gêne. Et c'était ainsi qu'elle se trouvait là, en troisième classe, dans le train blanc, le train des grands malades, le plus douloureux des quatorze trains qui se rendaient à Lourdes, ce jour-là, celui où s'entassaient, outre les cinq cents pèlerins valides, près de trois cents misérables, épuisés de faiblesse, tordus de souffrance, charriés à toute vapeur d'un bout de la France à l'autre.

Mécontent de l'avoir attristée, Pierre continuait à la regarder, de son air de grand frère attendri. Il venait d'avoir trente ans, pâle, mince, avec un large front. Après s'être occupé des moindres détails du voyage, il avait tenu à l'accompagner, il s'était fait recevoir membre auxiliaire de l'Hospitalité de Notre-Dame-du-Salut ; et il portait, sur sa soutane, la croix rouge, lisérée d'orange, des brancardiers. M. de Guersaint, lui, n'avait, épinglée à son veston de drap gris, que la petite croix écarlate du pèlerinage. Il paraissait ravi de voyager, les yeux au-dehors, ne pouvant tenir en place sa tête d'oiseau aimable et distrait, d'aspect très jeune, bien qu'il eût dépassé la cinquantaine.

Mais, dans le compartiment voisin, malgré la trépidation violente qui arrachait des soupirs à Marie, sœur Hyacinthe s'était levée. Elle remarqua que la jeune fille était en plein soleil.

« Monsieur l'abbé, tirez donc le store... Voyons, voyons ! il faut nous installer et faire notre petit ménage. »

Dans sa robe noire de sœur de l'Assomption, égayée par la coiffe blanche, la guimpe blanche, le grand tablier blanc, sœur Hyacinthe souriait, d'une activité vaillante. Sa jeunesse éclatait sur sa bouche

petite et fraîche, au fond de ses beaux yeux bleus, toujours tendres. Elle n'était peut-être pas jolie, mais adorable, fine, élancée, avec une poitrine de garçon sous la bavette du tablier, de bon garçon au teint de neige, débordant de santé, de gaieté et d'innocence.

« Mais il nous dévore déjà, ce soleil ! Je vous en prie, madame, tirez aussi votre store. »

Occupant le coin, près de la sœur, Mme de Jonquière avait gardé son petit sac sur les genoux. Elle tira lentement le store. Brune et forte, elle était encore agréable, quoiqu'elle eût une fille de vingt-quatre ans, Raymonde, qu'elle avait fait monter, par convenance, avec deux dames hospitalières, Mme Désagneaux et Mme Volmar, dans un wagon de première classe. Elle, directrice d'une salle de l'hôpital de Notre-Dame-des-Douleurs, à Lourdes, ne quittait pas ses malades ; et, à la porte du compartiment, en dehors, se balançait la pancarte réglementaire, où étaient inscrits, au-dessous de son nom, ceux des deux sœurs de l'Assomption qui l'accompagnaient. Restée veuve d'un mari ruiné, vivant médiocrement, avec sa fille, de quatre à cinq mille francs de rentes, au fond d'une cour de la rue Vaneau, elle était d'une charité inépuisable, elle donnait tout son temps à l'œuvre de l'Hospitalité de Notre-Dame-du-Salut, dont elle portait, elle aussi, la croix rouge sur sa robe de popeline carmélite, et dont elle était une des zélatrices les plus actives. De tempérament un peu fier, aimant à être flattée et aimée, elle se montrait heureuse de ce voyage annuel, où elle contentait sa passion et son cœur.

« Vous avez raison, ma sœur, nous allons nous organiser. Je ne sais pas pourquoi je m'embarrasse de ce sac. »

Et elle le mit près d'elle, sous la banquette.

« Attendez, reprit sœur Hyacinthe, vous avez le broc d'eau dans les jambes. Il vous gêne.

– Mais non, je vous assure. Laissez-le donc. Il faut bien qu’il soit quelque part. »

Alors, toutes deux firent, comme elles disaient, leur ménage pour vivre là le plus commodément possible, un jour et une nuit avec leurs malades. L’ennui était qu’elles n’avaient pu prendre Marie dans leur compartiment, celle-ci ayant voulu garder près d’elle Pierre et son père ; mais, par-dessus la cloison basse, on communiquait, on voisinait à l’aise. Et, d’ailleurs, tout le wagon, les cinq compartiments de dix places ne formaient qu’une même chambrée, comme une salle mouvante et commune, qu’on enfilait d’un regard. C’était, entre les boiseries nues et jaunes des parois sous le lambrissage peint en blanc du plafond, une véritable salle d’hôpital, dans un désordre, dans un pêle-mêle d’ambulance improvisée. À demi cachés sous la banquette, traînaient des vases, des bassins, des balais, des éponges. Puis, le train ne prenant pas de bagages, les colis s’entassaient un peu partout, des valises, des boîtes en bois blanc, des cartons à chapeaux, des sacs, un amas lamentable de pauvres choses usées, raccommodées avec des ficelles ; et l’encombrement recommençait en l’air, des vêtements, des paquets, des paniers, pendus à des patères de cuivre, et qui se balançaient sans repos. Au milieu de cette friperie, les grands malades, sur leurs étroits matelas, occupant plusieurs places, oscillaient, emportés par les secousses grondantes des roues ; tandis que ceux qui pouvaient rester assis, s’adossaient aux cloisons, s’appuyaient à des oreillers, la face blême. Réglementairement, il devait y avoir par compartiment une dame hospitalière. À l’autre bout, se trouvait une deuxième sœur de l’Assomption, sœur Claire des Anges. Des pèlerins valides se levaient, buvaient et mangeaient déjà. Même, au fond, il y avait un compartiment entier de femmes, dix pèlerines serrées les unes contre les autres, des jeunes, des vieilles, toutes de la même laideur pitoyable et triste. Et, comme on n’osait baisser les glaces, à

cause des phtisiques qui étaient là, la chaleur commençait, une odeur insupportable que peu à peu semblaient dégager les cahots de la marche, à toute vitesse.

À Juvisy, on avait dit le chapelet. Et six heures sonnaient, on passait devant la gare de Brétigny, en tempête, lorsque sœur Hyacinthe se leva. C'était elle qui dirigeait les exercices de piété dont la plupart des pèlerins suivaient le programme, dans un petit livre à couverture bleue.

« L'Angélus, mes enfants », dit-elle avec son sourire, de son air de maternité, que sa grande jeunesse rendait si charmant et si doux.

De nouveau, les *Ave* se succédèrent. Et, comme ils finissaient Pierre et Marie s'intéressèrent à deux femmes qui occupaient les deux autres coins de leur compartiment. L'une, celle qui se trouvait aux pieds de Marie, était une blonde mince, d'apparence bourgeoise, âgée de trente et quelques années, fanée avant l'âge.

Elle s'effaçait ne tenait pas de place, avec sa robe sombre, ses cheveux décolorés, sa figure longue et douloureuse, qui respirait un abandon sans bornes, une infinie tristesse. En face d'elle, l'autre, celle qui était sur la banquette de Pierre, une ouvrière du même âge, en bonnet noir, le visage ravagé de misère et d'inquiétude, tenait sur ses genoux une fillette de sept ans, si pâle, si diminuée, qu'elle en paraissait à peine quatre. Le nez pincé, les paupières bleuies, fermées dans sa face de cire, l'enfant ne pouvait parler, et elle n'avait qu'une petite plainte, un gémissement doux, qui chaque fois déchirait le cœur de la mère, penchée sur elle.

« Mangerait-elle un peu de raisin ? offrit timidement la dame, muette jusque-là. J'en ai, dans mon panier.

– Merci, madame, répondit l'ouvrière. Elle ne prend que du lait, et encore. . . J'ai eu soin d'en emporter une bouteille. »

Et, cédant au besoin de confiance des misérables, elle dit son histoire. Elle s'appelait Mme Vincent, elle avait perdu son mari, doreur de son état, emporté par la phtisie. Restée seule avec sa petite Rose, qui était sa passion, elle avait travaillé jour et nuit de son métier de couturière, pour l'élever. Mais la maladie était venue. Depuis quatorze mois, elle la gardait ainsi sur les bras, de plus en plus douloureuse et réduite, tombée à rien. Un jour, elle qui n'allait jamais à la messe, était entrée dans une église, poussée par le désespoir, implorant la guérison de sa fille ; et, là, elle avait entendu une voix qui lui disait de l'emmener à Lourdes, où la Sainte Vierge la prendrait en pitié. Ne connaissant personne, ne sachant même pas comment s'organisaient les pèlerinages, elle n'avait eu qu'une idée : travailler, économiser l'argent du voyage, prendre un billet, et partir avec les trente sous qui lui restaient, et n'emporter qu'une bouteille de lait pour l'enfant, sans même songer à s'acheter pour elle un morceau de pain.

« Quelle maladie a-t-elle donc, la chère petite ? reprit la dame.

– Oh ! madame, c'est bien sûr le carreaux. Mais les médecins ont des noms à eux... D'abord, elle n'a eu que des petits maux de ventre. Ensuite, le ventre s'est gonflé, et elle souffrait, oh ! si fort, à vous arracher les larmes des yeux. Maintenant, le ventre s'est aplati, seulement, elle n'existe plus, elle n'a plus de jambes, tant elle est maigre, et elle s'en va en sueurs continuelles... »

Puis, comme Rose avait gémi en ouvrant les paupières, la mère se pencha, bouleversée, pâissante.

« Mon bijou, mon trésor, qu'est-ce que tu as ?... Veux-tu boire ? »

Mais déjà la fillette, dont on venait de voir les yeux vagues, d'un bleu de ciel brouillé, les refermait ; et elle ne répondit même pas, retombée à son anéantissement, toute blanche dans sa robe blanche, une coquetterie suprême de la mère, qui avait voulu cette dépense

inutile, dans l'espoir que la Vierge serait plus douce pour une petite malade bien mise et toute blanche.

Au bout d'un silence, Mme Vincent reprit :

« Et vous, madame, c'est pour vous que vous allez à Lourdes ?... On voit bien que vous êtes malade. »

Mais la dame s'effara, rentra douloureusement dans son coin, en murmurant :

« Non, non ! je ne suis pas malade... Plût à Dieu que je fusse malade ! Je souffrirais moins. »

Elle se nommait Mme Maze, avait au cœur un inguérissable chagrin. Après avoir fait un mariage d'amour avec un gros garçon réjoui, la lèvre en fleur, elle s'était vue abandonnée, au bout d'un an de lune de miel. Toujours en tournée, voyageant pour la bijouterie, son mari, qui gagnait beaucoup d'argent, disparaissait pendant des six mois, la trompait d'une frontière à l'autre de la France, emmenait même avec lui des créatures. Et elle l'adorait elle en souffrait si affreusement, qu'elle s'était jetée dans la religion Enfin, elle venait de se décider à se rendre à Lourdes, pour supplier la Vierge de convertir son mari et de le lui rendre.

Mme Vincent, sans comprendre, sentit pourtant là une grande douleur morale ; et toutes deux continuèrent à se regarder, la femme abandonnée qui agonisait dans sa passion, et la mère qui se mourait de voir mourir son enfant.

Cependant, Pierre avait écouté, ainsi que Marie. Il intervint il s'étonna que l'ouvrière n'eût pas fait hospitaliser sa petite malade. L'Association de Notre-Dame-du-Salut avait été fondée par les pères augustins de l'Assomption, après la guerre, dans le but de travailler au salut de la France et à la défense de l'Église, par la prière commune et par l'exercice de la charité ; et c'étaient eux qui, provoquant le mouvement des grands pèlerinages, avaient particulièrement créé, et

sans cesse élargi depuis vingt ans, le pèlerinage national qui se rendait chaque année à Lourdes, vers la fin du mois d'août. Toute une organisation savante s'était ainsi peu à peu perfectionnée, des aumônes considérables recueillies par le monde entier, des malades enrôlés dans chaque paroisse, des traités passés avec les compagnies de chemins de fer, sans compter l'aide si active des petites sœurs de l'Assomption et la création de l'Hospitalité de Notre-Dame-du-Salut, vaste affiliation de tous les dévouements, où des hommes et des femmes, du beau monde pour la plupart, placés sous les ordres du directeur des pèlerinages, soignaient les malades, les transportaient, assuraient la bonne discipline. Les malades devaient faire une demande écrite pour obtenir l'hospitalisation, qui les défrayait des moindres dépenses du voyage et du séjour ; on les prenait à leur domicile et on les y ramenait, ils n'avaient donc qu'à emporter quelques vivres de route. Le plus grand nombre étaient, à la vérité, recommandés par des prêtres ou par des personnes charitables, qui veillaient à l'enquête, à la formation du dossier, les pièces d'identité nécessaires, les certificats des médecins. Après quoi, les malades n'avaient plus à s'occuper de rien, n'étaient plus que de la triste chair à souffrance et à miracles, entre les mains fraternelles des hospitaliers et des hospitalières.

« Mais, madame, expliquait Pierre, vous n'auriez eu qu'à vous adresser au curé de votre paroisse. Cette pauvre enfant méritait toutes les sympathies. On l'aurait acceptée immédiatement.

– Je ne savais pas, monsieur l'abbé.

– Alors comment avez-vous fait ?

– Monsieur l'abbé, je suis allée prendre un billet à un endroit que m'avait indiqué une voisine qui lit les journaux. »

Elle parlait des billets, à prix très réduit, qu'on distribuait aux pèlerins qui pouvaient payer. Et Marie, écoutant, était prise d'une

grande pitié et d'un peu de honte : elle qui n'était pas absolument sans ressources, avait réussi à se faire hospitaliser, grâce à Pierre, tandis que cette mère et sa triste enfant, après avoir donné leurs pauvres économies, restaient sans un sou.

Mais une secousse plus rude du wagon lui arracha un cri.

« Oh ! père, je t'en prie, soulève-moi un peu. Je ne puis plus rester sur le dos. »

Et, lorsque M. de Guersaint l'eut assise, elle soupira profondément. On venait à peine de dépasser Étampes, à une heure et demie de Paris, et la fatigue déjà commençait, avec le soleil plus chaud, la poussière et le bruit. Mme de Jonquière s'était mise debout, pour encourager la jeune fille d'une bonne parole, par-dessus la cloison. Sœur Hyacinthe se leva de nouveau, elle aussi, tapa gaiement dans ses mains, afin de se faire entendre et obéir, d'un bout du wagon à l'autre.

« Allons, allons ! ne songeons pas à nos bobos. Prions et chantons, la Sainte Vierge sera avec nous. »

Elle-même entama le rosaire, d'après les paroles de Notre-Dame de Lourdes ; et tous les malades et les pèlerins la suivirent. C'était le premier chapelet, les cinq mystères joyeux, l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, la Purification et Jésus retrouvé. Puis, tous entonnèrent le cantique : « Contemplons le céleste archange... » Les voix se brisaient dans le grondement des roues, on n'entendait que la houle assourdie de ce troupeau, qui étouffait au fond du wagon fermé, roulant sans fin.

Bien qu'il pratiquât, M. de Guersaint ne pouvait jamais aller jusqu'au bout d'un cantique. Il se levait, se rasseyait. Il finit par s'accouder à la cloison et par causer, à demi-voix, avec un malade assis contre cette cloison même, dans le compartiment voisin. M. Sabathier était un homme d'une cinquantaine d'années, trapu, la tête grosse et bonne, complètement chauve. Depuis quinze ans, il était frappé

d'ataxie, ne souffrant que par accès, mais les jambes prises, complètement perdues ; et sa femme, qui l'accompagnait, les lui déplaçait comme des jambes mortes, quand elles finissaient par trop lui peser, pareilles à des lingots de plomb.

« Oui, monsieur, tel que vous me voyez, je suis un ancien professeur de cinquième du lycée Charlemagne. D'abord, j'ai cru à une simple sciatique. Puis, j'ai eu les douleurs fulgurantes, vous savez, les coups d'épée rouge dans les muscles. Pendant près de dix années, j'ai été peu à peu envahi, j'ai consulté tous les médecins, je suis allé à toutes les eaux imaginables ; et, maintenant, je souffre moins, mais je ne peux plus bouger de mon fauteuil. . . Alors, moi qui avais vécu sans religion, j'ai été ramené à Dieu par cette idée que j'étais trop misérable et que Notre-Dame de Lourdes ne pourrait pas faire autrement que d'avoir pitié de moi. »

Pierre, intéressé, s'était accoudé à son tour, et il écoutait.

« N'est-ce pas, monsieur l'abbé, la souffrance est le meilleur réveil des âmes ? Voici la septième année que je vais à Lourdes sans désespérer de ma guérison. Cette année, j'en suis convaincu la Sainte Vierge me guérira. Oui, je compte bien marcher encore, je ne vis désormais que dans cet espoir. »

M. Sabathier s'interrompt, voulut que sa femme lui poussât les jambes plus à gauche ; et Pierre le regardait, s'étonnait de trouver cet entêtement de la foi chez un intellectuel, chez un de ces universitaires si voltairiens d'habitude. Comment la croyance au miracle avait-elle pu germer et s'implanter dans ce cerveau ? Ainsi qu'il le disait lui-même, une grande douleur seule expliquait ce besoin de l'illusion, cette floraison de l'éternelle consolatrice.

« Et, vous le voyez, ma femme et moi sommes habillés comme des pauvres, car j'ai désiré cette année n'être qu'un pauvre, je me suis fait hospitaliser par humilité, pour que la Sainte Vierge me confondît avec

les malheureux, ses enfants... Seulement, ne voulant pas prendre la place d'un pauvre véritable, j'ai versé cinquante francs à l'Hospitalité, ce qui, vous ne l'ignorez pas, donne le droit d'avoir un malade à soi, au pèlerinages... Je le connais même mon malade. On me l'a présenté tout à l'heure, à la gare. C'est un tuberculeux, paraît-il, et il m'a paru bien bas, bien bas... »

Il y eut un nouveau silence.

« Enfin, que la Sainte Vierge le sauve aussi, elle qui peut tout et je serai si heureux, elle m'aura comblé ! »

Les trois hommes continuèrent à causer entre eux, s'isolant, parlant d'abord médecine, puis glissant à une discussion sur l'architecture romane, au sujet d'un clocher aperçu sur un coteau et que tous les pèlerins avaient salué d'un signe de croix. Au milieu de ce pauvre monde souffrant, de ces simples d'esprit hébétés de misère, le jeune prêtre et ses deux compagnons s'oubliaient repris par les habitudes de leur intelligence cultivée. Une heure s'écoula, deux autres cantiques venaient d'être chantés, on avait franchi les stations de Toury et des Aubrais, lorsque, à Beaugency ils cessèrent enfin leur conversation, en entendant sœur Hyacinthe qui, après avoir tapé dans ses mains, commençait elle-même, de sa voix fraîche et sonore :

« *Parce, Domine, parce populo tuo...* »

Et le chant reprit, toutes les voix s'unirent, ce flot sans cesse renaissant de prières, qui engourdissait la douleur, exaltait l'espoir envahissait peu à peu tout l'être harassé de la hantise des grâces et des guérisons, qu'on allait chercher si loin.

Mais, comme Pierre se rasseyait, il vit Marie très pâle, les yeux fermés ; et, pourtant, à la contraction douloureuse de son visage il comprenait bien qu'elle ne dormait pas.

« Est-ce que vous souffrez davantage ? »

– Oh ! oui, affreusement. Jamais je n'irai au bout. Ce sont ces cahots continuels... »

Elle gémit, rouvrit les paupières. Et elle restait sur son séant, défaillante, à regarder les autres malades. Justement, dans le compartiment voisin, en face de M. Sabathier, la Grivotte, jusque-là étendue sans un souffle, comme morte, venait de se soulever. C'était une grande fille qui avait dépassé la trentaine, déhanchée, singulière, au visage rond et ravagé, que ses cheveux crépus et ses yeux de flamme rendaient presque belle. Elle était phtisique au troisième degré.

« Hein ? mademoiselle, dit-elle en s'adressant à Marie de sa voix enrouée, à peine distincte, on serait bien heureuse de s'assoupir un petit peu. Mais pas moyen, toutes ces roues vous tournent dans la tête. »

Malgré la fatigue qu'elle éprouvait à parler, elle s'entêta, donna des détails sur elle-même. Elle était matelassière, elle avait longtemps, avec une de ses tantes, fait des matelas, de cour en cour, à Bercy ; et c'était aux laines empestées, cardées par elle, dans sa jeunesse, qu'elle attribuait son mal. Depuis cinq ans, elle faisait le tour des hôpitaux de Paris. Aussi parlait-elle familièrement des grands médecins. Les sœurs de Lariboisière, en la voyant passionnée des cérémonies religieuses, avaient achevé de la convertir et de la convaincre que la Vierge l'attendait, à Lourdes, pour la guérir.

« Bien sûr que j'en ai besoin, ils disent comme ça que j'ai un poumon perdu et que l'autre ne vaut guère mieux. Des cavernes, vous savez... D'abord, je n'avais mal qu'entre les épaules et je crachais de la mousse. Puis, j'ai maigri, une vraie pitié. Maintenant, je suis toujours en sueur, je tousse à m'arracher le cœur, je ne puis plus cracher, tant c'est épais... Et, vous voyez, je ne me tiens pas debout, je ne mange pas... »

Un étouffement l'arrêta, elle devenait livide.

« N'importe, j'aime mieux encore être dans ma peau que dans celle du frère qui occupe l'autre compartiment, derrière vous. Il a ce que j'ai, mais il est plus avancé que moi. »

Elle se trompait. Il y avait là, en effet, adossé à Marie, un jeune missionnaire, le frère Isidore, couché sur un matelas, et qu'on ne voyait point, parce qu'il ne pouvait même soulever un doigt. Mais il n'était pas phtisique, il se mourait d'une inflammation du foie, prise au Sénégal. Très long, très maigre, il avait une face jaune, sèche et morte comme un parchemin. L'abcès qui s'était formé au foie, avait fini par percer à l'extérieur, et la suppuration l'épuisait, dans un grelottement continu de fièvre, des vomissements et du délire. Seuls, ses yeux vivaient encore, des yeux d'amour inextinguible, dont la flamme éclairait son visage expirant de Christ en croix, un visage commun de paysan que la foi et la passion rendaient par moments sublime. Il était breton, dernier enfant chétif d'une famille trop nombreuse, ayant laissé, là-bas, le peu de terre à ses aînés. Et une de ses sœurs l'accompagnait, Marthe, sa cadette de deux ans, venue en service à Paris, si dévouée dans son insignifiance de bonne à tout faire, qu'elle avait quitté sa place pour le suivre, et qu'elle mangeait ses maigres économies.

« J'étais par terre, sur le quai, quand on l'a fourré dans le wagon, reprit la Grivotte. Quatre hommes le tenaient. . . »

Mais elle ne put en dire davantage. Un accès de toux la secoua la renversa sur la banquette. Elle suffoquait, les pommettes roses de ses joues devenaient bleues. Et, tout de suite, sœur Hyacinthe lui souleva la tête, lui essuya les lèvres avec un linge, qui se tachait de rouge. Mme de Jonquière, au même instant, donnait des soins à la malade qu'elle avait en face d'elle. On la nommait Mme Vêtu elle était la femme d'un petit horloger du quartier Mouffetard qui n'avait pu fermer la boutique, pour l'accompagner à Lourdes Aussi s'était-elle fait

hospitaliser, afin d'être certaine d'avoir des soins. La peur de la mort la ramenait à l'église, où elle n'avait pas remis les pieds depuis sa première communion. Elle se savait condamnée, rongée par un cancer à l'estomac ; et, déjà, elle avait le masque hagard et orangé des cancéreux, elle en était aux déjections noires, comme si elle eût rendu de la suie. De tout le voyage, elle n'avait pas encore dit un mot, les lèvres murées souffrant abominablement. Puis, un vomissement l'avait prise, et elle avait perdu connaissance. Dès qu'elle ouvrait la bouche, une odeur épouvantable, une pestilence à faire tourner les cœurs s'exhalait.

« Ce n'est plus possible, murmura Mme de Jonquière qui se sentait défaillir, il faut donner un peu d'air. »

Sœur Hyacinthe achevait de recoucher la Grivotte sur ses oreillers.

« Certainement, ouvrons pour quelques minutes. Mais pas de ce côté-ci, j'aurais peur d'un nouvel accès de toux... Ouvrez de votre côté. »

La chaleur augmentait toujours, on étouffait, au milieu de l'air lourd et nauséabond ; et ce fut un soulagement que le peu d'air pur qui entra. Pendant un moment, il y eut d'autres soins, tout un nettoyage : la sœur remuait les vases, les bassins, dont elle jeta par la portière le contenu ; tandis que la dame hospitalière, avec une éponge, essuyait le plancher que la trépidation secouait durement. Il fallut tout ranger. Ce fut ensuite un nouveau souci, la quatrième malade, celle qui n'avait pas bougé encore, une fille mince dont le visage était enveloppé dans un fichu noir, disait qu'elle avait faim.

Déjà, Mme de Jonquière s'offrait, avec son tranquille dévouement.

« Ne vous en inquiétez pas, ma sœur. Je vais lui couper son pain en petits morceaux. »

Marie, dans son besoin de distraction, s'était intéressée à cette figure immobile, ainsi cachée sous ce voile noir. Elle soupçonnait bien

quelque plaie à la face. On lui avait dit simplement que c'était une bonne. La malheureuse, une Picarde du nom d'Élise Rouquet, avait dû quitter sa place et vivait, à Paris, chez une sœur qui la rudoyait, aucun hôpital n'ayant voulu la prendre car elle n'était pas autrement malade. D'une grande dévotion elle avait, depuis des mois, l'ardent désir d'aller à Lourdes. Et Marie attendait, avec une sourde peur, que le fichu s'écartât.

« Sont-ils assez petits comme cela ? demandait Mme de Jonquière, maternellement. Pourrez-vous les fourrer dans votre bouche ? »

Sous le fichu noir, une voix rauque grognait.

« Oui, oui, madame. »

Enfin, le fichu tomba, et Marie eut un frisson d'horreur. C'était un lupus, qui avait envahi le nez et la bouche, peu à peu grandi là, une ulcération lente s'étalant sans cesse sous les croûtes, dévorant les muqueuses. La tête allongée en museau de chien, avec ses cheveux rudes et ses gros yeux ronds, était devenue affreuse. Maintenant, les cartilages du nez se trouvaient presque mangés, la bouche s'était rétractée, tirée à gauche par l'enflure de la lèvre supérieure, pareille à une fente oblique, immonde et sans forme. Une sueur de sang, mêlée à du pus, coulait de l'énorme plaie livide.

« Oh ! voyez donc, Pierre ! » murmura Marie tremblante.

Le prêtre frémit à son tour, en regardant Élise Rouquet glisser avec précaution les petits morceaux de pain dans le trou saignant qui lui servait de bouche. Tout le wagon avait blêmi devant l'abominable apparition. Et la même pensée montait de toutes ces âmes gonflées d'espoir. Ah ! Vierge sainte, Vierge puissante, quel miracle, si un pareil mal guérissait !

« Mes enfants, ne songeons pas à nous, si nous voulons bien nous porter », répéta sœur Hyacinthe.

Et elle fit dire le second chapelet, les cinq mystères douloureux : Jésus au Jardin des oliviers, Jésus flagellé, Jésus couronné d'épines, Jésus portant sa croix, Jésus mourant sur la croix. Puis, le cantique suivit : « Je mets ma confiance Vierge, en votre secours... »

On venait de traverser Blois, on roulait déjà depuis trois grandes heures. Et Marie, détournant les yeux d'Élise Rouquet, les arrêtait maintenant sur un homme qui occupait un coin de l'autre compartiment, à sa droite, celui où gisait le frère Isidore. À plusieurs reprises, elle l'avait remarqué, très pauvrement vêtu d'une vieille redingote noire, jeune encore, avec une barbe rare, grisonnante déjà ; et il semblait souffrir beaucoup, petit et amaigri, le visage décharné, couvert de sueur. Pourtant, il restait immobile, rentré dans son coin, ne parlant à personne, regardant fixement devant lui de ses yeux grands ouverts. Et, brusquement, elle s'aperçut que les paupières retombaient, et qu'il s'évanouissait.

Alors, elle attira l'attention de sœur Hyacinthe.

« Ma sœur, on dirait que ce monsieur se trouve mal.

– Où donc, ma chère enfant ?

– Là-bas, celui qui a la tête renversée. »

Ce fut une émotion, tous les pèlerins valides se mirent debout, pour voir. Et Mme de Jonquière eut l'idée de crier à Marthe, la sœur du frère Isidore, de taper dans les mains de l'homme.

« Questionnez-le, demandez-lui où il souffre. »

Marthe le secoua, lui posa des questions. Mais l'homme ne répondait pas, râlait, les yeux toujours clos.

Une voix effrayée s'éleva, disant :

« Je crois bien qu'il va passer. »

La peur grandit, des paroles se croisèrent, des conseils étaient donnés d'un bout à l'autre du wagon. Personne ne connaissait l'homme. Il n'était sûrement pas hospitalisé, car il ne portait pas au

cou la carte blanche, couleur du train. Quelqu'un raconta qu'il l'avait vu arriver trois minutes seulement avant le départ, se traînant, et qu'il s'était jeté dans ce coin où il se mourait, d'un air d'immense fatigue. Puis, il n'avait plus soufflé. On aperçut d'ailleurs son billet, passé dans le ruban de son vieux chapeau haute forme, accroché près de lui.

Sœur Hyacinthe eut une exclamation.

« Ah ! le voilà qui respire ! Demandez-lui son nom. »

Mais, questionné de nouveau par Marthe, l'homme exhala seulement une plainte, ce cri à peine balbutié :

« Oh ! je souffre ! »

Et, dès lors, il n'eut que cette réponse. À tout ce qu'on voulait savoir, qui il était, d'où il venait, quelle était sa maladie, quels soins on pouvait lui donner, il ne répondait pas, il jetait ce continuel gémississement :

« Oh ! je souffre !... Oh ! je souffre ! »

Sœur Hyacinthe s'agitait d'impatience. Si elle s'était au moins trouvée dans le même compartiment ! Et elle se promettait de changer de place. Seulement, il n'y avait pas d'arrêt avant Poitiers. Cela devenait terrible, d'autant plus que la tête de l'homme se renversa de nouveau.

« Il passe, il passe » répéta la voix.

Mon Dieu ! qu'allait-on faire ? La sœur savait qu'un père de l'Assomption, le père Massias, était dans le train, avec les saintes huiles, tout prêt à administrer les mourants, car on perdait chaque année du monde en route. Mais elle n'osait faire jouer le signal d'alarme. Il y avait aussi le fourgon de la cantine, desservi par la sœur Saint-François, et dans lequel était un médecin, avec une petite pharmacie. Si le malade allait jusqu'à Poitiers, où l'on devait s'arrêter une demi-heure, tous les soins possibles lui seraient donnés. L'atroce

était qu'il mourût avant Poitiers. On se calma pourtant L'homme respirait d'une façon plus régulière, et il semblait dormir.

« Mourir avant d'y être, murmura Marie frissonnante, mourir devant la Terre promise... »

Et, comme son père la rassurait :

« Je souffre, je souffre tant, moi aussi !

– Ayez confiance, dit Pierre, la Sainte Vierge veille sur vous. »

Elle ne pouvait plus rester sur son séant, il fallut qu'on la recouchât, dans son étroit cercueil. Son père et le prêtre durent y mettre des précautions infinies, car le moindre heurt lui arrachait un gémissement. Et elle demeura sans un souffle, ainsi qu'une morte, avec son visage d'agonie, au milieu de sa royale chevelure blonde. Depuis bientôt quatre heures, on roulait, on roulait toujours. Si le wagon était secoué à ce point, dans un mouvement de lacet insupportable, c'était qu'il se trouvait en queue : les liens d'attache criaient, les roues grondaient furieusement. Par les fenêtres, qu'on était forcé de laisser entrouvertes, la poussière entraît, âcre et brûlante ; et surtout la chaleur devenait terrible, une chaleur dévorante d'orage, sous un ciel fauve, peu à peu envahi de gros nuages immobiles. Les compartiments surchauffés se changeaient en fournaise, ces cases roulantes où l'on mangeait, où l'on buvait, où les malades satisfaisaient tous leurs besoins, dans l'air vicié, parmi l'étourdissement des plaintes, des prières et des cantiques.

Et Marie n'était pas la seule dont l'état eût empiré, les autres également souffraient du voyage. Sur les genoux de sa mère désespérée, qui la regardait de ses grands yeux obscurcis de larmes, la petite Rose ne remuait plus, d'une telle pâleur, que deux fois Mme Maze s'était penchée, pour lui toucher les mains, avec la crainte de les trouver froides. À chaque instant, Mme Sabathier devait changer de place les jambes de son mari, car leur poids était si lourd, disait-il,

qu'il en avait les hanches arrachées. Le frère Isidore venait de pousser des cris, dans son habituelle torpeur ; et sa sœur n'avait pu le soulager qu'en le soulevant et en le gardant entre ses bras. La Grivotte paraissait dormir, mais un hoquet obstiné l'agitait, un mince filet de sang coulait de sa bouche. Mme Vêtu avait rendu encore un flot noir et pestilentiel. Élise Rouquet ne songeait plus à cacher l'affreuse plaie béante de sa face. Et l'homme, là-bas, continuait à râler, d'un souffle dur, comme si, à chaque seconde, il eût expiré. Vainement, Mme de Jonquière et sœur Hyacinthe se prodiguaient, elles n'arrivaient pas à soulager tant de maux. C'était un enfer, que ce wagon de misère et de douleur, emporté à toute vitesse, secoué par le roulis qui balançait les bagages, les vieilles hardes accrochées, les paniers usés, raccommodés avec des ficelles, tandis que, dans le compartiment du fond, les dix pèlerines, les vieilles et les jeunes, toutes d'une laideur pitoyable, chantaient sans arrêt, d'un ton aigu, lamentable et faux.

Alors, Pierre songea aux autres wagons du train, de ce train blanc qui transportait particulièrement les grands malades : tous roulaient dans la même souffrance, avec leurs trois cents malades et leurs cinq cents pèlerins. Puis, il songea aux autres trains qui partaient de Paris, ce matin-là, au train gris et au train bleu qui avaient précédé le train blanc, au train vert, au train jaune, au train rose, au train orangé, qui le suivaient. D'un bout à l'autre de la ligne, s'étaient des trains lancés toutes les heures. Et il songea aux autres trains encore, à ceux qui partaient le même jour d'Orléans, du Mans, de Poitiers, de Bordeaux, de Marseille, de Carcassonne. La terre de France, à la même heure, se trouvait sillonnée en tous sens par des trains semblables, se dirigeant tous, là-bas, vers la Grotte sainte, amenant trente mille malades et pèlerins aux pieds de la Vierge. Et il songea que le flot de foule de ce jour-là se ruait aussi les autres jours de l'année, que pas une semaine ne se passait sans que Lourdes vît arriver un pèlerinage, que ce n'était